

DE L'USAGE que font les Japonais de l'Acupuncture dans le traitement de la colique appelée Senki ; par ENGELBERT KEMPFER, D. M., ayant fait partie de deux ambassades hollandaises au Japon, en 1691 et 1692.

Cette sorte de colique que les Japonais appellent Senki est une maladie particulière à cet empire si peuplé. Elle est si commune qu'entre dix personnes adultes à peine y en a-t-il une qui n'en ait senti les atteintes. Ce même air, qui d'ailleurs est si sain, la manière de vivre des naturels du pays, leur nourriture et leurs boissons les exposent aux attaques de cette maladie. Les étrangers n'y sont pas moins sujets que les naturels lorsqu'ils ont bu des liqueurs du pays. Nous en fîmes une triste expérience, lorsqu'en arrivant au Japon nous voulûmes, selon l'usage des gens de mer, oublier le verre à la main les dangers que nous avions essayés pendant un long et difficile voyage, et boire abondamment de la bière froide du pays, qu'ils appellent Sakki. Cette bière est faite avec du riz, et a la consistance des vins d'Espagne : elle est d'une telle nature qu'il ne faudrait point la boire froide, mais modérément chaude, et avec des tasses à la manière des naturels du pays. Le nom de Senki n'est pas donné indistinctement à toutes les douleurs du ventre, mais seulement à cette espèce particulière, qui, outre la douleur aigre qu'elle fait sentir, dans les intestins, cause en même temps des convulsions aux aines ; car telle est la nature et la violence de cette maladie, qu'elle cause des convulsions à toutes les membranes et à tous les muscles du bas-

ventre. A l'égard de la cause de la maladie, les Japonais croient que ce n'est point une matière morbifique logée dans la cavité des intestins, ce qui, selon eux, ne causerait qu'une légère douleur ; que son siège est dans la substance membraneuse de l'abdomen, comme par exemple, les muscles, le péritoine, l'épiploon, le mésentère ou les intestins, et qu'en y séjournant elle se change en une vapeur ou plutôt en un vent subtil et âcre qui enflé, coupe et corrode les membranes qui le contiennent. C'est sur cette théorie qu'est fondée leur cure : toutes les fois que ce vent est tiré de la prison étroite où il est renfermé, dans le même moment, disent-ils, la douleur causée par l'enflure de ces parties si sensibles doit cesser. Avant de passer outre, on me permettra d'observer qu'au lieu de ce nom latin *colica*, que l'on donne quelquefois mal à propos à cette maladie, puisque l'intestin du même nom n'en est pas fort souvent attaqué, les Brahmins aiment mieux la nommer en leur langage, conformément à l'opinion des Chinois et des Japonais, *convulsions*, ou *tiraillemens du ventre et des intestins*. Quelques symptômes particuliers de cette maladie nationale ou locale ressemblent beaucoup à la passion hystérique. Elle met souvent le patient dans la crainte d'être suffoqué, toute la région du bas-ventre, depuis les aines jusqu'aux fausses côtes, et plus haut, étant fortement tirillée; et même après que le patient a été tourmenté miserablement pendant long-temps, la maladie se termine quelquefois en tumeurs et en enflures qui s'élevèrent en divers endroits du corps, et qui ont des suites dangereuses ; cela cause en particulier aux hommes une enflure à l'un des testicules, qui sou-

vent tourne en suppuration et en abcès ; chez les femmes, cela produit des tubercules ou des pustules au fondement et aux parties génitales, ordinairement suivies de la perte du poil. Il faut pourtant remarquer que ces tumeurs aux testicules (que les Japonais nomment Sobi, et ceux qui en sont atteints Sobimots) comme aussi les pustules aux parties secrètes des femmes, sont aussi des maladies domestiques du Japon, et attaquent plusieurs personnes qui n'ont jamais senti les atteintes de la colique.

Avant que j'en vienne à montrer la méthode particulière des Japonais pour la cure de cette maladie, qui se fait par le moyen de l'aiguille, il ne sera pas hors de propos de remarquer qu'il y a deux remèdes principaux dans la chirurgie, que l'on suppose réussir également pour guérir et pour prévenir les maladies, dont les habitans de cette partie orientale du monde, tant sains que malades, riches et pauvres, se servent par l'entremise des médecins ou des empiriques. Les habitans de la Corée, les Chinois et les Japonais, fort grands admirateurs de l'antiquité, et scrupuleux à l'excès, pour conserver les anciennes coutumes qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, prétendent tous que ces remèdes étaient connus dans les siècles les plus reculés, long-temps avant l'invention de la médecine. Leurs noms choqueront peut-être et effraieront les lecteurs. Ce n'est pas moins que le feu et le métal. On doit pourtant rendre cette justice aux Japonais, qu'ils sont bien loin de se servir de cet appareil cruel (on pourrait même dire barbare) de nos chirurgiens d'Europe. Ces fers chauds et cet étalage de couteaux tranchans, et au-

tres instrumens nécessaires pour nos opérations; spectacle si effrayant pour le patient, si choquant même pour les assistans, s'ils ne sont dépouillés de tout sentiment d'humanité et de compassion, sont toutes choses que les Japonais ignorent entièrement: leur feu est fort modéré, tel que les dieux du pays veulent qu'on en brûle sur leurs autels; en un mot ce n'est autre chose qu'un rouleau qui s'allume insensiblement, composé de l'herbe qui porte le nom de la fameuse reine *Artémise*. Il en est de même des métaux dont ils se servent dans les opérations de chirurgie; ce sont les plus nobles de tous: ils font l'ornement des palais, ils sont les productions du soleil et de la lune, et, comme les philosophes le prétendent, enrichis des qualités et des vertus de ces deux corps célestes. Le lecteur comprend aisément que je parle de l'or et de l'argent, dont les Japonais ont des aiguilles faites d'une manière singulière, parfaitement polies, et extrêmement propres à opérer la ponction ou la piqûre dans les corps humains. Ils en font un si grand cas, pour cette raison, qu'ils les portent toujours avec eux dans quelque endroit qu'ils aillent; ils portent de même des boîtes entières d'autres instrumens, ou curiosités qu'ils estiment beaucoup ou dont ils croyent avoir besoin. L'usage et l'application des remèdes dont nous venons de parler sont d'une si grande conséquence, que la seule connaissance des parties où l'on doit appliquer le moxa, ou piquer avec les aiguilles, est l'objet d'un art particulier dont les maîtres sont appelés *Tensasi*, comme qui dirait toucheurs ou chercheurs de parties, parce que leur principal emploi consiste à faire le choix de la partie sur laquelle on doit faire l'une ou l'autre de ces opérations.

Ceux qui appliquent l'aiguille, ou de leur chef, ou selon le désir des patients, ont en particulier le nom de Farittate, qui signifie piqueur d'aiguille.

Je viens à présent à la description de ces aiguilles. Il serait presque impossible d'enfoncer une grosse aiguille dans le corps sans s'exposer à quelque dangereuse conséquence : c'est par cette raison que celles qui sont destinées à cette opération doivent être fort déliées, faites d'or ou d'argent aussi pur et aussi fin qu'on en puisse avoir, entièrement épurées de cuivre et qui souffrent le marteau. C'est un métier particulier que celui de donner la trempe à ces aiguilles, et le degré de dureté requis pour cette opération. Ce métier est connu de peu de personnes, et ceux-mêmes qui le savent n'oseraient l'exercer sans des lettres patentes données sous le sceau de l'empereur. Il y a deux sortes de ces aiguilles par rapport à leur figure : celle de la première sorte sont faites indifféremment d'or ou d'argent ; elles ne ressemblent pas mal aux poinçons dont nos jeunes garçons se servent à l'école pour épeler leurs syllabes, ou les stylets avec lesquels les Indiens écrivent ; elles sont seulement plus déliées, d'environ quatre pouces de longueur, minces et finissant en pointe fort aiguë, avec un manche retors pour les tourner avec plus de facilité ; au lieu de boîte on les met dans un petit marteau qui est fait de sorte que l'on peut mettre une de ces aiguilles de chaque côté du manche : ce marteau est fait de corne de taureau sauvage, fort polie, et un peu plus long que l'aiguille, avec une tête tirant sur le rond un peu aplati dans laquelle il y a une pièce de plomb pour la rendre plus pesante. Le côté qui bat l'aiguille est revêtu d'une pièce de cuir ordinairement couleur de violette, pour empêcher que l'aiguille

qu'on enfonce dans le corps ne ressaute. Les aiguilles de la seconde sorte sont faites seulement d'argent, et ne s'éloignent pas beaucoup de la figure des précédentes et de leur longueur; mais elles sont extrêmement déliées, avec un manche court et épais qui est tourné en vis sur sa longueur: on met plusieurs de ces aiguilles ensemble dans une boîte de bois en carré long, vernissée en dehors; le fond en est garni d'une pièce de drap, et les aiguilles sont couchées sur le côté moelleux de l'étoffe.

Pour la satisfaction de ceux qui sont curieux de noms, j'ai trouvé à propos de remarquer que ces deux sortes d'aiguilles, et en général toutes celles dont on se sert dans la chirurgie, sont appelées *Uutsbarri*, c'est-à-dire aiguilles tournantes. Les aiguilles de la seconde espèce ont le nom particulier de *Fine-ribarri*, qui signifie la même chose; et si l'opération est faite, comme il arrive souvent, en passant l'aiguille dans un tuyau délié de cuivre, on les appelle alors *Fudabarri*, c'est-à-dire aiguilles à conduit ou tuyau. Ce tuyau est d'environ un pouce plus court que l'aiguille, et gros comme une plume d'oie; il sert à guider l'aiguille pour faire plus sûrement la ponction dans la partie du corps que l'on a choisie.

Pour venir à l'opération, on la fait de la manière suivante. Le chirurgien prend l'aiguille près de la pointe avec sa main gauche entre le bout du doigt du milieu et l'ongle de l'index appuyé par le pouce. Il la tient ainsi vers la partie qui doit être piquée et qui doit être soigneusement examinée pour voir si ce n'est pas un nerf; ensuite prenant le marteau de la main droite il en donne un coup ou deux, précisément ce qu'il faut, pour vaincre la résistance de la

peau extérieure et faire entrer l'aiguille ; cela fait, il met le marteau à côté, et prenant le manche de l'aiguille entre les extrémités de l'index et du pouce, il la tourne jusqu'à ce que la pointe entre dans le corps, à la profondeur que les règles de l'art exigent, ce qui est ordinairement un demi-pouce, quelquefois mais rarement un pouce et au-dessus, en un mot jusqu'à ce que l'aiguille pénètre au lieu où est le siège de la douleur et où l'on croit la maladie renfermée. Le chirurgien y tient l'aiguille jusqu'à ce que le patient ait respiré une fois ou deux, et ensuite la tirant dehors il presse la partie avec le doigt comme si c'était pour en exprimer toute la vapeur, ou le vent. Les aiguilles de la seconde sorte ne sont point frappées du marteau, on les enfonce en tournant en vis, l'opérateur les tenant entre les extrémités du pouce et du doigt du milieu. Ceux qui opèrent adroitement donnent un coup avec l'index avec lequel ils poussent le doigt du milieu justement autant qu'il faut pour faire pénétrer l'aiguille à travers la peau, et ensuite ils achèvent l'opération en tournant. Quelques-uns se servent pour cet effet d'un tuyau tel qu'on l'a décrit ci-dessus, qui est un peu plus court que l'aiguille, et qui, par ce moyen, empêche qu'on ne l'enfonce trop avant. Les règles et les préceptes de cette piqure sont fort différens, eu égard surtout aux vapeurs cachées que l'on suppose être la cause de la maladie : de là vient que lorsqu'on veut faire l'opération, un médecin habile et prudent doit déterminer avec toute son attention et tout son jugement où et jusqu'à quelle profondeur les vapeurs séjournent. La piqure d'aiguille est estimée un bon remède pour les mêmes maladies que l'on traite en appliquant

le feu avec le moxa, et l'on se sert de l'aiguille aux mêmes endroits et avec les mêmes précautions. Il arrive pourtant assez souvent que les gens du commun peuple s'aventurent à appliquer l'aiguille purement sur leur propre expérience, et sans l'avis d'un Tensasi expérimenté, prenant garde seulement de ne piquer ni nerfs ni tendons, ni aucun vaisseau sanguin considérable. Après avoir expliqué suffisamment ce qui regarde la piqûre d'aiguille en général, je dois ajouter encore quelque chose sur son usage dans le traitement de la colique en particulier.

Pour la cure de la colique, les Japonais font l'opération sur le ventre à la région du foie, faisant neuf trous en trois rangs disposés en parallélogramme, à la distance l'un de l'autre d'un demi-pouce dans les adultes. Chacun des rangs a son nom particulier, et leur opération a des règles différentes : le premier rang est nommé Sioquan, il est fait justement au-dessus des côtes; le second est nommé Tfiuquan, et doit avoir sa place entre le nombril et le cartilage mucronata; le troisième est appelé Geequan, il est fait environ un demi-pouce au-dessus du nombril. J'ai été diverses fois témoin qu'en faisant ces trois rangs de trous conformément aux règles de l'art, et d'une raisonnable profondeur, les douleurs de la colique senki, comme ils les nomment, cessaient presque en un instant comme si c'eût été par enchantement.

On a tenté quelquefois de guérir cette colique en appliquant le feu sur le patient avec le moxa, mais on a trouvé par expérience que cette méthode n'a pas eu tout le succès de la piqûre d'aiguille. (Ext. de ENGELBERT KEMPFER, *Histoire du Japon*, trad. de